

Paul-Émile Saulnier
L'art en guerre contre la bêtise humaine

Marie Delagrave

Volume 34, Number 137, December–Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delagrave, M. (1989). Paul-Émile Saulnier : l'art en guerre contre la bêtise humaine. *Vie des arts*, 34(137), 57–59.

PAUL-ÉMILE SAULNIER

L'ART EN GUERRE

CONTRE LA BÊTISE HUMAINE

Marie Delagrave



Depuis qu'est retombée la fièvre nationaliste des années 70, l'art engagé a virtuellement disparu de la carte culturelle québécoise. Enfin... presque, le Rimouskois Paul-Émile Saulnier est l'un des rares créateurs à avoir osé substituer, au discours narcissique de cette décennie, un propos dérangeant, un propos aussi intolérable... qu'une craie qui crisse sur un tableau noir!

Noir... Depuis une dizaine d'années déjà, le noir charbonneux domine l'œuvre de ce Néo-brunswickois d'origine. Si, auparavant, ses dessins narratifs flirtaient avec une caricature sociale souvent féroce, depuis 1984 sa production, envahissant désormais les murs et le plancher, délaisse le ricanelement moqueur pour explorer les sombres méandres de la tyrannie s'aiguissant les griffes sur le dos de la démocratie.

Paul-Émile Saulnier aurait pu être scandalisé par les horreurs commises au Vietnam, au Liban, en Afrique du Sud ou encore en Amérique latine.

Mais il y a cinq ans, il visitait en tant que simple touriste la ville de Berlin-Ouest. Et c'est l'Allemagne soumise aux abominations du III^e Reich qui a déclenché son indignation et son urgence de dire.

«Ville emboîtée, emmurée et surveillée - même aujourd'hui - par des soldats mitraillettes au point, Berlin-Ouest, îlot dans Berlin-Est, m'apparaît comme l'aberrante démonstration que la bêtise est encore de ce monde», commente l'artiste, dans une entrevue. «J'y vois la confrontation de deux idéologies; chacune revendique la définition des concepts de démocratie et de liberté mais il suffit de regarder d'un peu plus près pour s'apercevoir, finalement, que l'une ne fait pas mieux que

l'autre... Je tiens toutefois à préciser, insiste-t-il, que si j'utilise Berlin dans mon travail, c'est en tant que symbole, et non pas pour accuser le peuple allemand d'un drame social qui a eu lieu il y a plus de quarante ans.»

Berlin-Ouest, ville-prétexte? Certes. Mais de surcroît, son espace, imbriqué en territoire *ennemi*, offrait aux yeux de Saulnier, un tremplin plastique particulièrement inspirant.

Ainsi, en révolte contre la bêtise humaine en général, et peu importe sa nationalité, cet artiste désire sensibiliser le regardeur à l'oppression, constante et sournoise, qui se faufile trop facilement dans les failles de nos sociétés dites «civilisées». P.-É. Saulnier évite cependant l'illustration directe et gratuite de scènes de violence, se fiant davantage à l'efficacité du pouvoir de l'évocation.

Pour ce faire, son vocabulaire plastique apparaît volontairement elliptique ou ambigu. Qu'il s'agisse de caisses closes et numérotées (utilisées comme leitmotiv), d'amas de planches



Crématourism, 1989.
244 x 244 x 61 cm.
(Photo Pierre Groulx)

brutes ou étrangement façonnées en crosse de violon, de barricades imposantes munies d'étroites ouvertures, de fragments d'architecture néo-classique ou baroque habités par quelques gargouilles ricaneuses, de chaises inoccupées, de cartons carbonisés d'allumettes ou d'amoncellements de petits paquets ficelés: ces éléments, parfois dessinés, contrefaits ou réels, oscillent entre leur matérialité brute et tout un univers de références tournant manifestement autour des camps de concentration de la Deuxième Guerre mondiale, tels Auschwitz et Dachau. Fours crématoires, wagons de déportation, cendres suspectes, monuments macabres, plaintes mortellement silencieuses et, bien sûr, le fameux Mur berlinois, cette liste d'évocations, loin d'être exhaustive, peut facilement s'allonger en fonction de la culture et de l'imagination du regardeur.

C'est littéralement envoûté par ses recherches documentaires, qui l'ont amené à effectuer plusieurs voyages en terre allemande et française, que P.-É. Saulnier a élargi le cadre géopolitique de ses œuvres récentes, y intégrant, par exemple, des motifs de cathédrale (Notre-Dame) ou d'opéra (de Paris). De plus en plus intéressé par la situation européenne et internationale des années 30 et 40, l'artiste a d'ailleurs commencé à développer l'idée, en 1988, de comparer le III^e Reich à un immense opéra visuel dont les *actes* seraient en réalité des installations souples (modifiées selon le cadre physique de l'exposition), où picturalité et sculpturalité se conjuguent. *Les Nuits de vitre*¹ prend ainsi comme prétexte les persécutions massives effectuées par l'Allemagne nazie à la suite de l'attentat commis par un adolescent juif contre un diplomate allemand, à Paris, en novembre 1938. Ici encore, il ne s'agit pas d'illustrer, mais de composer des lieux, des atmosphères qui soient imprégnés de cette implacable volonté de persécution qui régnait à l'époque, et qui trouve encore aujourd'hui des échos aux quatre coins de la planète.

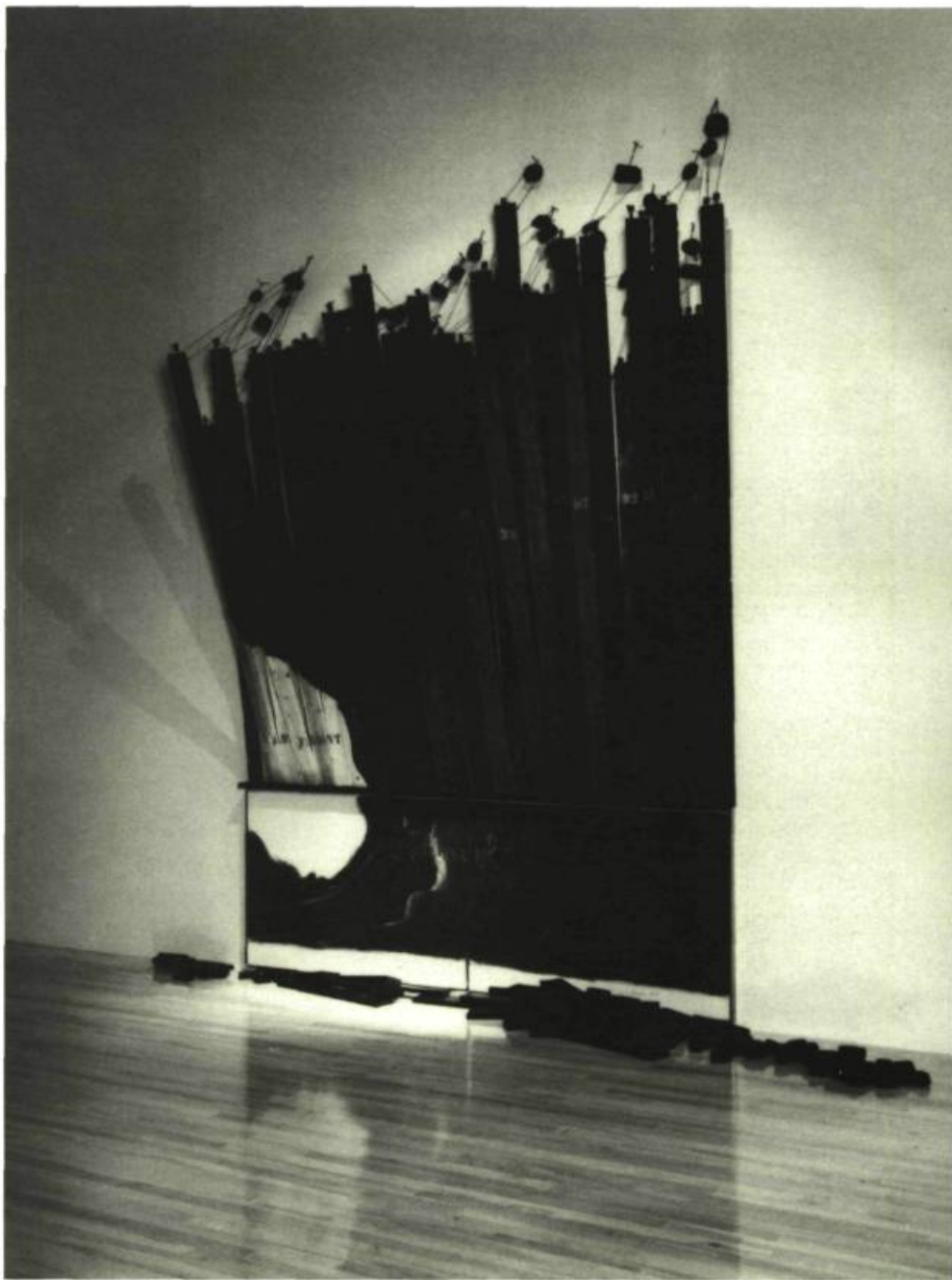
Deux autres *opéras* sont depuis peu amorcés: *La Nuit des masques*, en référence au carnaval de Venise, et *Les Nuits rouges*, plus près de l'époque stalinienne. «Je n'abandonne pas pour autant Berlin: on ne vide pas un sujet pareil comme ça», explique Saulnier «Mais dorénavant je veux tracer des parallèles entre différents événements et contextes politiques, car il ne faut pas oublier qu'après la guerre, la vie a continué... Pour le moment je m'attarde davantage du côté des masques,

des mascarades, des défilés: finalement, je parle des jeux et enjeux politiques dans un sens très large. J'aspire particulièrement à ce que *La Nuit des masques* balance entre deux pôles: le premier, plus léger, avec son côté bal burlesque, grotesque; le second, plus grave, plus sérieux, plus menaçant aussi. Cependant par renvoi, je compte poser la même question: *jusqu'ou ira la folie des hommes?*»

Bourreau de travail (il enseigne à temps plein au Cégep de Rimouski, et s'engage régulièrement dans des comités pédagogiques provinciaux et pancanadiens, de même que dans des regroupements d'artistes du Bas-Saint-Laurent), P.-É. Saulnier produit beaucoup et expose fréquemment². Il utilise, en fait, ses nombreuses opportunités d'exposer comme autant d'occasions de vérifier l'efficacité des propositions élaborées dans l'atelier. Cette façon de procéder n'est pas toutefois sans le placer dans une position de vulnérabilité, dans la mesure où le visiteur est amené à juger de versions «in progress» du travail. Et, comme son écriture se fait foisonnante, un élagage souvent s'impose. «C'est là le risque de ce processus qui privilégie une constante remise en question», explique Saulnier. «Mais cela me plaît davantage que la monotonie des variations prévisibles sur un même thème.»

S'il existe en fait un écueil que ce Rimouskois tient à éviter, c'est bien celui d'une esthétique de la guerre. «Je ne veux pas sombrer dans le piège de la séduction de l'objet. Évidemment, il existe toujours une séduction, toutefois, elle ne doit pas primer. Mon art se veut d'abord une réflexion sur le sens de l'activité humaine, par l'entremise d'une dénonciation de la violence. Je demeure conscient du danger que cette dernière ne soit perçue que de façon passive, comme au cinéma ou à la télévision. Mon défi est de parler de la violence, mais d'une façon qui soit agissante...C'est là tout le sens de ma recherche.»

«Et demain, demain, il faudra recommencer à faire des images, car aujourd'hui les hommes n'ont rien compris»³. ■



L'automne rouge de Stalingrad, 1989.
Bois, fusain, acrylique, pastel et latex; 240 x 420 x 50 cm.
(Photo Pierre Proulx)

1. *Les Nuits de verre*, dont les prémisses furent exposées à la Chambre Blanche, à Québec, en 1988, pour se développer, quelques mois plus tard, chez Langage Plus, à Alma, puis chez Expression, à Saint-Hyacinthe, au printemps de 1989.
2. Il a tenu quinze expositions individuelles depuis 1982, les deux plus récentes ayant eu lieu, cet automne, chez Obscure, à Québec, et au Musée régional de Rimouski.
3. Extrait d'un texte de l'artiste rédigé en 1988.